



El Dorado

de Carlos Saura

fiche technique

Espagne. 1988. 2 h 31

Réalisateur : **Carlos Saura.**

Dir. ph.: **Teodoro Escamilla.**

Déc. et cos. indigènes: **Maritza Gonzales.**

Dir. mus.: **Alejandro Masso.**

Son: **Gilles Orthion, William Flageollet.**

Int.: **Lambert Wilson (Pedro de Ursua), Omero Antonutti (Aguirre), Eusebio Poncela (Guzman), Gabriela Roel (Ines), Ines Sastre (Elvira).**



Résumé

En 1560, une mission espagnole remonte l'Amazone à la recherche de l'Eldorado. Parmi les soldats, Lope de Aguirre accompagné de sa fille Elvira. Les difficultés commencent: les embarcations sont endommagées par le climat, les hommes tombent malades, les Indiens sont hostiles ou s'enfuient; mais surtout les rivalités s'exaspèrent. Le gouverneur de l'expédition, Pedro de Ursua, est assassiné; Aguirre le fait remplacer par Fernando de Guzman qui est élu roi du Pérou. Mais certains craignent cette rébellion contre le souverain d'Espagne, et Aguirre doit faire exécuter Zalduendo, Ines, puis enfin Fernando de Guzman lui-même. Miiné par la fièvre, Aguirre décrète l'institution d'un État libre du Pérou tandis que l'expédition décimée poursuit son inutile odyssee.

Pour

Signée d'un habitué de la Croisette cette superproduction a subi le contrecoup de l'effet Cannes en ne méritant sans doute pas l'excès d'indignité dont beaucoup l'ont frappé. Ce n'est pas tant Saura qui a changé que son contexte: autrefois cinéaste "officiellement dérangeant" du régime franquiste, le voici promu réalisateur commémoratif des épopées nationales (ce qu'il est, de fait, depuis 1981 avec des productions musicales et chorégraphiques "culturelles enracinées"). Il était donc naturel que celui qui n'a cessé d'affirmer que le style n'est pas sa préoccupation première adopte pour restituer cet épisode crucial de l'histoire hispano-américaine la retenue propre aux budgets géants. Car le film est riche, mais sans affectation et Saura gomme toute démesure spectaculaire ou psychologique.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



Deuxième heurt inévitable: celui du souvenir de l'Aguirre d'Herzog qui compensait sa pauvreté par un formidable délire interprétatif. Il suffit de comparer l'interprétation hallucinée de Kinski à l'image plus moderne et plus nuancée qu'en donne Omero Antonutti pour mesurer le parti pris de Saura. Mais l'histoire elle-même (parfaitement connue, datée et répertoriée) n'en acquiert-elle pas davantage de relief ? Où Herzog prenait de larges libertés avec la réalité pour justifier un cauchemar nietzschéen, Saura démontre avec sécheresse et rigueur les mécanismes pervers de la prise du pouvoir du militaire sur le civil, de l'irrésistible ascension d'un dictateur au petit pied. Ayant pris soin, en son prologue, de signifier que l'El Dorado n'est qu'un mythe, il suit de près la chronique rigoureuse de l'inéluctable enchaînement des crimes et des trahisons pour déboucher finalement sur un étonnant renversement de situation: Lope de Aguirre, sage dans sa propre folie, lançant dans la jungle d'Amérique latine un message antiraciste et libérateur. Du coup le reître implacable devient une sorte d'anarchiste illuminé que le pouvoir central éliminera avec la dernière cruauté. Le propos n'est donc pas aussi neutre que son traitement, il est vrai, à l'image du fleuve Amazone: somptueux, paisible, long.

Jacques Zimmer

Contre

En reprenant l'histoire qui avait déjà servi de base au beau film de Werner Herzog, Aguirre, Saura avait, nous dit-on, eu le souci de faire une œuvre historiquement plus exacte. Nous avons droit à une illustration languette et tristounette, qui n'assume même pas sa volonté pédagogique; le rite de l'"homme en

or", de l'El Dorado, nous est montré sans explication, on ne comprend jamais où sont, d'où viennent, où vont les conquistadores: un simple plan eût été le bienvenu !—et puis pourquoi diable descendent-ils des fleuves, on s'attend plutôt à ce qu'ils les remontent. . .

Le souci de réalisme (les Indiens parlent leur langue) est amoindri par le langage extrêmement clair et châtié, du castillan impeccable, bien prononcé, des interprètes. Cela donne continuellement l'impression d'une reconstitution académique et laborieuse.

On n'en voudra pas à Saura de refuser de se laisser enfermer dans tel ou tel genre, de tâter de tout; il faut pourtant reconnaître que ses différents essais, ces dernières années, n'ont pas été très convaincants.

Le réalisateur Carlos Saura

né en 1932

D'abord photographe, il entre à l'Institut du Cinéma de Madrid en 1953. Il y tourne quelques courts métrages et finit par y donner un enseignement. Son premier film, *Los golfos* est consacré à la jeunesse délinquante. Il développera dans les œuvres qui suivent une critique acerbe de la société espagnole. C'est avec *Cria Cuervos* que vient enfin le succès. A travers un agencement subtil de flashbacks et dans une atmosphère baignée par la mort (mort de la mère, mort du père dans les bras de sa maîtresse, etc.), c'est le monde des fillettes, murées dans des univers imaginaires et portant sur les grands un regard sans indulgence, qui nous est évoqué dans ce film étouffant et typiquement espagnol. Non moins fort et évocateur d'un autre monde clos *Le jardin des délices* est l'histoire d'un industriel

frappé d'amnésie à la suite d'un accident d'automobile. Sa famille s'acharne à lui faire retrouver la mémoire car lui seul connaît le numéro d'un compte bancaire suisse. Mais l'infirme se mure dans son nouvel univers. Après la mort de Franco, Saura quitte cette inspiration morbide, pour des films plus ouverts sinon plus chaleureux comme *Maman a cent ans* ou ce retour à la jeunesse désœuvrée et délinquante qu'est *Vivre vite*. Mais sa hantise "du retour en arrière" se retrouve très vite dans *Doux moments du passé*.

Filmographie

Cuenca (1958), *Los golfos* (Les voyous, 1959); *Llanto por un bandido* (1963); *La caza* (1965); *Peppermint frappé* (Peppermint frappé, 1967), *Stress es tres, tres* (1968); *La Madriguera* (La Madriguera, 1969); *El jardín de las delicias* (Le jardin des délices, 1970); *Ana y los lobos* (Anne et les loups, 1971); *La prima Angelica* (Cousine Angélique, 1973), *Cria Cuervos* (Cria Cuervos, 1976)-*Elisa vida mía* (Elisa mon amour, 1977); *Los ojos vendados* (Les yeux bandés, 1978); *Mama cumple cien años* (Maman a cent ans, 1979); *De prisa, de prisa* (Vivre vite, 1980); *Bodas de sangre* (Noces de sang, 1981); *Doux moments du passé* (1981); *Antonietta* (1982); *Carmen* (1983); *Los Zancos* (1984); *l'Amour sorcier* (1986); *La Nuit obscure* (1988).